Instead of the appendixes, which never should have been allowed, the editors would have done better to have included the remarkable broadsheet poem "A Short Answer to the Boke Called: Beware the Cat" (STC 664.5/reel 1861; reprinted in Holden's edition), with some commentary. This scatological piece is an outright attack on Baldwin for having made fun of Gregory Streamer. Yet as Streamer is not known to have even existed, such an attack is quite mysterious. It is possibly a clever ruse, a false attack on Baldwin and his "bagagical boke" to lend legitimacy and an aura of truth to the untrue narrative. Perhaps William Ringler might have solved this interesting puzzle.

In spite of one's rejection of the essential premise of this edition — that *Beware the Cat* is another "first English novel" — one can be extremely grateful to the late William Ringler and to Michael Flachmann for having prepared this text and to the Huntington Library for having published it. It is a minor masterpiece now deservedly available to a wide audience of readers.

WILLIAM W. BARKER, *Memorial University of Newfoundland*

Gérard Defaux. *Marot, Rabelais, Montaigne: l'écriture comme présence*. "Études montaignistes, II, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987, 227 p.

Plus que le titre, les deux épigraphes sur lesquelles s'ouvre le recueil — l'une de B. Castiglione, l'autre de Maurice Blanchot — mettent en lumière la distance épistémologique qui sépare la conception que le siècle humaniste se faisait du rapport de l'homme à son langage et celle élaborée par la Modernité. Dans le texte jusque là inédit de l'introduction, l'auteur fait voir que, pour le seizième siècle, "(...) le langage n'a pour seule fonction légitime que de communiquer immédiatement la vérité de l'être et sa présence" (p.81). Dans cette conception, la pensée est absolument antérieure au langage, elle le précède comme la parole, elle-même miroir de l'âme, précède l'écriture; et, inversement, la lettre, image de la voix, s'efface pour laisser place à l'esprit dont l'écriture n'est que le véhicule, la nécessaire bien qu'imparfaite médiation. Prenant comme point d'appui le commentaire d'Erasmus sur l'Évangile de Jean, G. Defaux montre que ce logocentrisme se définit en regard du paradigme théologique analogiquement transposé sur le plan humain. Cette croyance en la force de représentation du discours jouit à l'époque d'un tel statut d'évidence qu'elle informe à son tour le modèle du Dieu fait Verbe.

Or, notre Modernité a bien vu qu'il y a entre les mots et les choses, la voix et l'être, un hiatus incontournable, une irréductible différence, et qu'il faut, exposant le travail du signifié à l'oeuvre, faire éclater cette illusion de la parole comme présence, ce leurre dans lequel la pensée occidentale s'est empêtrée depuis Platon. Le mérite de G. Defaux consiste justement à faire voir que, loin d'annoncer cet éclatement, le seizième siècle confirme plus que jamais la croyance au logo-

centrisme. Le siècle humaniste croit à l'enracinement du sujet dans son discours, au Verbe comme Présence, à ce que, nous Modernes, nous avons démasqué comme illusion: illusion que le verbe *est* présence et qui repose sur l'assertion implicite d'une connaturalité de l'être et du dire. L'auteur ne reproche pas à la Modernité la suspicion et le doute dans lesquels elle tient le langage; il en a plutôt contre la tendance à projeter rétroactivement sur le seizième siècle une herméneutique qui, née dans notre Modernité, se révèle peut-être adaptée aux productions textuelles qui lui sont contemporaines mais apparaît inadéquate pour les oeuvres produites dans un cadre conceptuel antérieur à son émergence. Ce que G. Defaux reproche surtout à la Modernité, c'est de faire abstraction des enjeux qu'un tel logocentrisme suppose pour la pratique humaniste de l'écriture, de la lecture et de l'interprétation. Les quatre études qui suivent l'introduction illustrent l'importance et la portée de ces enjeux.

Dans le premier chapitre "Entre parole et silence: l'espace poétique de Clément Marot", G. Defaux analyse avec brio deux poèmes de Marot dont les caractéristiques stylistiques participent de ce logocentrisme chrétien. Dans ce texte minutieusement réécrit, auquel s'ajoute une nouvelle introduction (pp. 57-61), l'auteur explique comment deux niveaux de signification se superposent dans l'*Épître X*, "A son amy Lyon", écrite, selon lui, plusieurs années après l'emprisonnement de Marot au Châtelet. A un premier niveau, littéral et référentiel, Marot fait, par le biais d'une fable d'Esopé, comprendre à son ami Lyon Jamet qu'il a besoin d'aide. A un second niveau, allégorique et réflexif, l'emprisonnement et le désir de liberté témoignent, selon G. Defaux, de la volonté du poète de rompre avec la tradition des Grands Rhétoriciens, de s'affranchir des thèmes et des formes sur la rime et le dit sur l'écrit.

Sous cet éclairage, Defaux se propose également de relire deux des morceaux les plus controversés de la pentalogie rabelaisienne: le fameux prologue du *Gargantua* et l'épisode des "paroles gelées" du *Quart Livre*. A la suite d'Edwin Duval, il soutient que l'apparente contradiction que l'on a cru découvrir dans le prologue résulte en fait d'un contresens qui, une fois résolu, dissipe la prétendue pluralité de cette pièce liminaire. Il suggère en outre que Rabelais se préoccupe plus dans ce prologue de la réception de son livre, c'est-à-dire de l'accueil qui sera réservé à la nouveauté de son oeuvre hybride, que de la problématique interprétative généralement retenue par les commentateurs. Dans la seconde partie de cette étude intitulée "Rabelais herméneute: de la lettre à l'esprit", G. Defaux expose la thèse suivant laquelle l'épisode des paroles gelées se développe en fonction d'une "réduction progressive des possibilités de sens". Bien qu'il arrive à des conclusions diamétralement opposées à celles de Michel Jeanneret, Defaux partage le point de départ de sa lecture: il intègre cet épisode dans le triptyque que forment l'escalade à l'île des Papimanes, la visite au manoir de Messere Gaster et l'épisode des paroles gelées. Il rattache les chapitres consacrés aux Papimanes à une thématique d'inspiration paulinienne qui dénonce l'occultation et la réification des plans spirituel et langagier, "les méfaits du littéralisme", comme l'écrit M. Jeanneret. L'escalade au manoir de Messere Gaster accentue la critique de ce littéralisme que, selon M.

Jeanneret, Pantagruel condamnerait chez ses compagnons. De ce point de vue, le dégel des paroles surviendrait après que le géant eut livré une interprétation plurielle des paroles. Or, G. Defaux montre que cet épisode ne pose pas le problème de l'interprétation des paroles mais soulève plutôt celui de l'origine des bruits et des sons que les voyageurs entendent.

Maniant finement l'ironie, l'auteur rappelle aux partisans de la pluralité et aux tenants de l'"indécidable" derridien que la multiplicité des interprétations ne permet pas pour autant de conclure à la pluralité des significations et que prétendre qu'un texte se dérobe à toute imposition de sens ou qu'il s'y soustrait délibérément, c'est déjà lui reconnaître ou, du moins, lui assigner un sens! Affirmation gênante pour les critiques qui diffèrent le vouloir-dire du texte et pour qui tenter de repérer le message que l'auteur a voulu livrer à ses lecteurs demeure un stérile procès d'intention. Par ailleurs, si l'on considère les oeuvres de Rabelais et de Marot dans leur ensemble, quelques réserves s'imposent quant à l'extrême susception, voire le mépris pour le savoir, que dans le prolongement d'un certain "augustinisme", G. Defaux prête à ces écrivains.

Si, dans les deux dernières études consacrées à Montaigne, l'on peut avoir l'impression que G. Defaux flirte avec la Modernité, c'est peut-être que l'auteur des *Essais* se trouve lui-même à l'aube de certaines préoccupations modernes concernant la possibilité, ou plus généralement l'impossibilité, de saisir l'altérité. G. Defaux aborde sous un angle nouveau le chapitre "Des Cannibales", il expose d'abord la thèse que la postérité a habituellement retenue, en prenant au pied de la lettre les déclarations de l'essayiste (pp. 145-158). Montaigne servirait à ses lecteurs une triple leçon de méthode, de lecture et d'éthique. Il mettrait de l'avant une compréhension objective et impartiale de l'Autre, accueilli dans sa différence grâce à la mise entre parenthèses des préjugés. Il dénoncerait alors l'intolérance et la barbarie de sa propre société. G. Defaux prend le contrepied de cette interprétation. Par le jeu de l'intertextualité, il montre que non seulement Montaigne emprunte des éléments aux Cosmographes (bien qu'il se défende de les avoir lus ou utilisés) mais encore qu'il choisit pour peindre les Cannibales des traits qui relèvent du Même.

Dans le chapitre IV, "La présence recouvrée: Montaigne et la peinture du moi", G. Defaux approfondit la problématique de l'altérité et étend les conclusions qu'il tire de son analyse des Cannibales à l'"autoportrait" de Montaigne. Les très belles pages sur lesquelles s'achève l'ouvrage font apparaître les rapports existant entre l'écriture des *Essais* et la mort d'Etienne de La Boétie.

A l'exemple de Montaigne, G. Defaux ajoute plus qu'il ne retranche. Outre les modifications stylistiques, les nombreuses additions que comporte son recueil mettent en valeur les particularités du logocentrisme chrétien rayonnant d'Erasmus

à Montaigne. Le lecteur découvrira ou relira donc avec plaisir et profit ce livre, qui devrait intéresser autant l'historien des idées, le philosophe que le critique littéraire.

DIANE DESROSIERS-BONIN, *Université Concordia*

Rosemary O'Day. *The Debate on the English Reformation*. London and New York: Methuen, 1986. Pp. x, 224.

Rosemary O'Day describes this book as a student's companion to the historiography of the English Reformation. It is more and less. O'Day transcends the limits of the genre by introducing original work and fresh interpretations, but she also argues a covert case for social history and underpins much of her judgment of writing on the Reformation with positivist epistemology. These two weaknesses mean that this book will have to be used with great caution, lest it leave students with the strong impression that certain dimensions of the Reformation either never had any importance or no longer deserve study. If one subscribes to O'Day's notion of *histoire totale* this may not pose a problem, but it distorts the nature of the Reformation and leaves her reader without much understanding of the nature of history. Although O'Day properly emphasizes how assumptions influence historians' writing, she does little to trace how they work themselves out in practice through the medium of rhetorical strategies. Like too much work on historiography, O'Day ignores the approach of Hayden White and others, which promises to tell us a great deal about what historians actually do. Likewise, while O'Day makes no claim to completeness, she still leaves out important areas, beginning with sixteenth century Catholic historiography.

Part of the problem lies in the book's misleading title, which the publisher doubtless assigned. In fact, O'Day focuses on the history of the Church of England as an institution. The first five chapters trace historiography from 1525 to the work of G. R. Elton, and largely concern themselves, as they must, with political and constitutional history. Wherever possible, O'Day adverts to the question of a given writer's conception of the church. This can be illuminating, particularly for sixteenth-century historiography. As O'Day well demonstrates, the obverse of the church was the state, which leads her to devote much attention to the role of politics and its impact on historiography. This approach works especially well on early nineteenth century English Catholic historiography. Her parallel insistence on placing writers in their proper biographical context serves O'Day best in her partially original work on John Strype, who emerges as the seventeenth century equivalent of a twentieth-century editor, not a historian at all.

As this conclusion reveals, O'Day judges Strype and the rest by how closely they approach modern ideals of "scientific" history. Almost all the historians included therefore wind up no better off than the notoriously Protestant and nationalistic